Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 53 (1915)

Heft: 34

Artikel: Les baillis au pays d'Enhaut

Autor: Divorne, Louis

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211472

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 27.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Jusqu'ici, à part le bleu intense du ciel, rien dans le paysage n'annonce des contrées méridionales. Pour avoir un avant-goût du Midi, il faut descendre dans l'Antigorio en prenant par la cascade de la Tosa. Cette chute passe pour la plus belle de l'Europe, après celle du Rhin. Elle tombe de deux cents mètres de hauteur, entre des forêts de mélèzes où ses blancs nuages d'écume font un effet merveilleux. Mais, après une longue journée de marche, quel enfer pour la plante des pieds que l'horrible pavé du raidillon qui la longe!

Du bas de la cascade, on atteint en deux petites heures, à travers une contrée verdoyante et fraîche, le village d'Andermatten ou d'Alla Chiesa. Toutes les bourgades de ce vallon portent un nom allemand et un nom italien. Par le genre de ses constructions, Alla Chiesa rappelle les villages haut-valaisans. Mais l'hôte de son unique petite auberge avait bien le type et la vivacité des races latines.

Sa femme, ses filles et la servante étant allées faner par la montagne, il remplissait seul la maison de sa personne sémillante, remuante et pétulante. Le mal était que lorsqu'on avait besoin de lui, jamais on ne le trouvait; car il était à la fois caviste, sommelier, cuisinier, portier et valet de chambre. A voir tomber dans sa maison déserte quatre voyageurs à la fois, il semblait qu'il eût un peu perdu la tête. Le souper fut toute une affaire. Ces messieurs prendraient-ils du rostbeaf, du pâté, du poulet, des truites de la Tosa? Il se faisait fort de nous servir un repas d'ambassadeurs, car il avait traité l'évêque de Novare en personne, et monseigneur daigna louer son talent de maître queux. Ou bien ces messieurs se contenteraient-ils d'une minestra à la paysanne, de cervelle au beurre noir, de gnocchi aux tomates farcies?

Vu l'embarras du choix, nous lui laissâmes carte blanche, à la condition qu'il nous apprêtât des mets du pays et que cela ne traînât pas trop, car nous avions l'estomac dans les talons. Que le lecteur nous pardonne ces menus détails gastronomiques, c'est par eux que nous fûmes initiés à certains traits du caractère italien.

Deux longues heures se passèrent; il faisait nuit noire. Enfin, nous fûmes cérémonieusement introduits à la salle à manger, la sala da pranzo, dit notre hôte en se regorgeant. C'était une petite chambre de très modeste apparence, au plafond bleu de Prusse où voletaient des hirondelles, et dont les parois représentaient en couleurs crues la cascade de la Tosa, vue d'en-bas, d'en-haut, de gauche et de droite. Sur la table, quatre chandelles, une par convive, faisaient reluire le vide des assiettes. Quant à l'aubergiste, il rayonnait dans un graisseux habit à queue de morue, endossé pour la circons-

Antispasto, signori? nous demanda-t-il; c'est-à-dire prenez-vous du hors-d'œuvre.

- Oui, oui, mais quel hors-d'œuvre?

- Sardelle con pomi d'oro.

Va pour les sardelle con pomi d'oro!

Ce que c'était, nous n'en savions rien; mais nous fûmes séduits par ces mots d'une si éclatante sonorité.

Subito, subito! fit le maître de céans en pirouettant sur ses talons.

Et bientôt, sur une serviette bien blanche, en un plat orné de persil, l'hôte nous apporta avec majesté de ces sardines à l'huile qu'on trouve dans toutes les épiceries et qui nageaient dans un vague jus de tomates. Puis vint, comme plat de résistance, une montagnette de riz jauni au safran. Des pièces de fromages variés terminèrent le festin.

Mais le poulet, les gnocchi, le pâté, les truites de la Tosa, et le reste ? Tout cela n'existait que dans la trop fertile imagination de notre aubergiste. Vide était le garde-manger, et dans le vivier ne frétillait pas le moindre fretin. Ce qu'il nous en avait dit était pour nous convaincre de la joie qu'il aurait ressentie à nous régaler s'il en avait eu les movens. Que si pourtant ces messieurs voulaient l'honorer de leur présence deux ou trois jours encore, ils vivraient comme des rois!

Le bonhomme parlait avec une grâce, une mimique si enveloppante, que nous ne lui en voulûmes guère de nous avoir mis l'eau à la bouche. Et nous allâmes nous coucher en le priant de nous donner à déjeuner à six heures du matin.

- Caffé? Cioccolata? (du café? du chocolat ?).

- Caffé al letto! répondit le plus italianisant d'entre nous, croyant dire « du café au lait ».

Davvero? (tout de bon?) s'exclama l'hôte en manifestant le plus grand étonnement.

Nous apprîmes alors que pour « café au lait » on dit caffé e latte et qu'en demandant du caffé al letto, nous voulions bonnement qu'on nous portât le déjeuner au lit.

La salle aux peintures criardes dut résonner longtemps des éclats de rire qu'engendra la bévue du philologue de la bande.

(A suivre)

LA ROUTINA

(Patois de Panex)

ıs bon païsan qu'avont praeu à mœudrè fasavont portâ le satzon i mouelin per on âno que Djanet, le valotè, tsanpéïvè devant lui.

On sa étai acouëlhai su le râté de la poura betié; la granna d'on lau et 'na groche pierra por teni le balan de l'autro.

On dzor, Djanet ublhé de mouessi la pierra den le sa que l'acoué dinse su l'âno.

On enpartia de la granna va d'on lau, l'autra de l'autro, et le sa sè tint on ne pœu mî.

Pérè, pérê, que crié, veni-vai vito avezâ! Le pére, qu'a cru que le sa s'airé dégrouechâ et que danave, u bin que l'âno avâi lequa et s'airé trossâ 'na piouta, arrevé tot èpouairia entervâ cen que lai avâi.

- Avezâ-vai, dit Djanet, i'é ublhâ de bouetà la pierra, et le sa se tint tot parai!

Le pérè t'avezè soce, solaivè le sa, virè i tor de l'ano, et tot en sacosen la téta, dit:

- Djanet, lai a de la metzanthe enquie deden, sen cen le satzon rebatéré tuis lou cou!... Ton pérègran bouetâvè la pierra, ton pérè assebin, e i t'entondzo de la rebouetà de suite; s' te ne le fé pa, t'aré la fredaine.

Et Djanet, quemen son pérègran et son pérè, a rebouetâ la pierra den le sa.

Avezâ-vai, vezin et ami, se la routina ne fé pa soven portâ - de cé, de lé - 'na pierra dè Dulex-Ansermoz. troua!

LES BAILLIS AU PAYS D'ENHAUT

u commencement de l'an 1556, il fut question à Berne d'envoyer un bailli pour régir les quatre communes du bailliage de Gessenay (Gessenay, Rougemont, Châteaud'Oex, Rossinières). Mais du Conseil des Deux-Cents personne n'osait entreprendre cette tâche, « non pas tant à cause de leur rusticité que principalement de l'idolâtrie du peuple ». Enfin Rodolphe de Graffenried se dévoua. «Ayant gouverné le peuple deux ans en douceur et patience, il fut rappelé à Berne à cause de la pesanteur de son corps ».

Les baillis prenaient habituellement possession de leur nouveau bailliage accompagnés d'une nombreuse suite de seigneurs et de gens de cheval; il y avait présentation, discours, installation au château de Rougemont; la même scène se répétait dans les autres communes du bailliage; le souvenir s'en est conservé à Château d'Oex, où une maison des Quartiers possède encore la « chambre des baillis ».

La chronique dit peu de chose du caractère des seigneurs baillis; sur la plupart d'entre eux elle est muette; ils ne dépassaient la moyenne ni en bien, ni en mal; le peuple pensait sans doute un peu comme ce bon La Fontaine:

> Notre ennemi, c'est notre maître, Je vous le dis en bon français.

Car ce n'était pas l'obéissance seule qu'on devait aux baillis; chaque année des impôts indirects venaient encore peser sur le pays. Un compte de la commune de Château d'Oex de 1773 nous apprend que:

1º L'on donne annuellement à la dame baillive, lors de l'appréciation des focages un louis d'or neuf, soit 40 florins;

2º Outre cela, il y a le repas du nouvel·an, qui se monte ordinairement à une assez bonne somme;

3º Les étrennes du nouvel-an au seigneur bailli;

4º Une belle vache lors de son installation au bailliage;

5º Les fromages que le conseil trouve à propos d'envoyer aux vieux seigneurs baillis à

Quand les pommes de terre furent introdui tes dans notre vallée, vers la fin du 18me siècle les baillis voulurent prélever la dîme sur c nouveau produit du sol. Grande opposition Rossinière, où les paysans s'en allèrent consulter leur vénérable pasteur, le doyen Henchoz pour savoir si le nouveau comestible était u légume. « Pas du tout, leur répondit le minitre, ce n'est pas un légume, c'est une solané Et les paysans, forts de cette réponse, refus rent obstinément de laisser dîmer leurs pommes de terre. LL. EE. prirent fort mal cette plaisanterie et envoyèrent même le trop savan botaniste en prison.

Louis DIVORNE.

ROBINET FIT LA LESSIVE

(RONDE DE 1724)

овінет fit la lessive Par un matin qu'il pleuvait; Il la coule, il la lave, La porte même au séchoir. Faites trétous pour vos femmes Ainsi que fait Robinet.

Il revint à son ménage Pour bercer l'enfant qui brait.

Un jour Robinet s'avise Qu'il en avait par trop fait.

Il a pris une houssine, Dessus sa femme frappait.

- « Eh! quoi, madame la bête, » Serai-je toujours valet?
- » Eh! quoi, madame la bête,
- » Serai-je toujours valet? » Vraiment, je serai le maître » Ou bien vous direz pourquoi. »
- Faites trétous pour vos femmes Ainsi que fait Robinet.

Le médecin au fusil. — Feu le professeur ! rencontrant à la gare centrale le docteur Z., q avait un fusil, lui dit:

- Où allez-vous donc?
- ... Voir un malade à Sugnens.
- Il paraît que vous avez peur de le manquer.

¹.Le focage (de focus, feu, foyer) était un impôt préler sur chaque maison ou frête, c'est-à-dire sur toute toiture deux pans où l'on faisait du feu. C'est afin de diminus cet impôt en le répartissant sur plusieurs ménages que no ancêtres avaient construit ces vastes maisons, beaucoup plus larges que hautes, où trois, quatre familles et mêms plus, trouvaient asile.